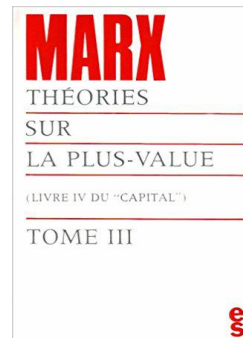


## Marx sur Malthus

*Théories sur la plus-value*, Livre III, chapitre 19, pp. 53-68 (extraits)

[L'essence sociale de la polémique de Malthus contre Ricardo. Déformation des vues de Sismondi sur les contradictions de la production bourgeoise]

Les conséquences que tire Malthus découlent très logiquement de sa théorie de base de la valeur; mais de son côté cette théorie était remarquablement bien adaptée au but qu'il poursuivait: l'apologie de la situation existante en Angleterre, landlordism, «State and church», pensioners, tax-gatherers, tenths, national debt, stock-jobbers, beadles, parsons and menial servants («national expenditure») [propriétaires fonciers, «Etat et Eglise», bénéficiaires de pensions, percepteurs, dîmes, dette publique, courtiers en bourse, bedeaux, curés et domestiques («dépendances nationales»)], que les Ricardiens combattent comme autant de superannuated drawbacks [vestiges périmés] et inutiles de la production bourgeoise, de nuisances [fléaux]. Ricardo défendait *quand même*\* la production bourgeoise, pour autant qu'elle [signifiait] un développement aussi peu entravé que possible des forces productives sociales, sans se soucier du destin des agents de la production, qu'ils soient capitalistes ou travailleurs. Il s'en tenait au droit *historique* et à [la] nécessité de cette phase de développement. Autant lui manque le sens historique du passé, autant il vit au point d'inflexion historique de son temps. Malthus aussi veut un développement aussi libre que possible de la production capitaliste, pour autant que seule la misère de ses agents principaux, les classes laborieuses, [est] la condition de ce développement, mais cette production doit en même temps s'adapter aux «besoins de consommation» de l'aristocratie et de ses succursales dans l'Etat et dans l'Eglise, elle doit servir en même temps de base matérielle aux revendications périmées des représentants des intérêts hérités du féodalisme et de la monarchie absolue. Malthus se prononce pour la production bourgeoise, pour autant qu'elle n'est pas révolutionnaire, qu'elle ne constitue pas un facteur historique de développement, qu'elle crée simplement une base matérielle plus large et plus confortable pour l'«ancienne» société.



Donc d'un côté la classe ouvrière, toujours redondant [surabondante], en vertu du principe de population, par rapport aux denrées de subsistance qui lui sont destinées; surpopulation par sous- production; de l'autre, la classe capitaliste qui, par suite de ce même principe, est constamment à même de revendre aux travailleurs leur propre produit à des prix tels qu'ils n'en obtiennent que la quantité nécessaire pour empêcher que leur âme ne quitte leur corps; ensuite une énorme partie de la société composée de parasites, de frelons gaspilleurs, soit maîtres, soit valets, qui s'approprient gratuitement, qui au titre de la rente, qui à titre politique, une masse considérable de la richesse reprise à la classe capitaliste, mais à laquelle ils paient ses marchandises au-dessus de leur valeur avec l'argent soustrait à ces mêmes capitalistes; l'instinct d'accumulation pousse la classe capitaliste à coups de fouet dans la production, les improductifs incarnant, sur le plan économique, le simple instinct de consommation, le gaspillage. Et voilà le seul moyen d'échapper à la surproduction qui existe conjointement à une surpopulation par rapport à la production. Meilleure médecine contre l'une et l'autre : la surconsommation des classes extérieures à la production. Le déséquilibre entre la population laborieuse et la production est aboli grâce à la consommation d'une portion du produit par des non-producteurs, des fainéants. Le déséquilibre de la surproduction des capitalistes [est aboli] par la surconsommation de la richesse jouisseuse.

Nous venons de voir la médiocrité infantile, la banalité et la platitude de Malthus quand il tente d'échafauder, en s'appuyant sur le côté faible d'A. Smith, une contre-théorie s'opposant à la théorie que Ricardo a bâtie sur les côtés forts d'A. Smith. Il est difficile de trouver un exemple plus comique des efforts déployés par l'impuissance, que l'ouvrage de M[althus] sur la valeur. Mais dès qu'il en arrive aux conséquences pratiques et, par là même, reprend pied sur le terrain qu'il avait occupé comme une sorte d'Abraham à Santa Clara de l'économie, il est quitte at his ease [tout à fait dans son élément]. Toutefois, même en ces moments, il ne renie pas le plagiaire inné qui l'habite. Qui croirait, de prime abord, que les *Principles of Political Economy* ne sont qu'une traduction à la Malthus des *Nouveaux Principes d'éco. pol.* de Sismondi ? Et pourtant, c'est bien le cas. L'ouvrage de Sismondi a paru en 1819. Une année plus tard, sa caricature anglaise, par Malthus, voyait le jour. Il avait de nouveau trouvé, comme auparavant chez Townsend et Anderson, cette fois chez Sismondi, un point d'appui théorique pour l'un de ses volumineux pamphlets économiques, tout en tirant encore profit, en passant, des nouvelles théories apprises dans les *Principles* de Ric[ardo].

Alors qu'il combattait en Ricardo la tendance de la production capitaliste, révolutionnaire vis-à-vis de l'ancienne société, Malthus, avec un infailible instinct de calotin, ne prit chez Sismondi, que ce qu'il y a de réactionnaire vis-à-vis de la production capitaliste, vis-à-vis de la société bourgeoise moderne.

Ici, j'exclus Sismondi de mon aperçu historique, la critique de ses conceptions ayant sa place dans une section que je ne pourrai traiter qu'après cet ouvrage: le mouvement réel du capital (concurrence et crédit).

On voit comment M[althus] adapte les vues de Sismondi, ne serait-ce qu'au titre "d'un des chapters [chapitres] des *Pr. o. Pol. Ec.* :

«Nécessité de l'union des forces productives avec les moyens de répartition pour assurer un accroissement constant de la richesse.» (p. 361.)

[Dans ce chapitre, on lit:] ..

«Les forces productives, à elles seules, n'assurent pas la création d'un degré de richesse correspondant. Il faut encore quelque chose d'autre pour donner leur pleine activité à ces forces: c'est une demande efficace et sans entraves de tout ce qui est produit. Ce qui semble permettre le mieux d'atteindre cet objectif, c'est une répartition des produits et une adéquation de ces produits aux besoins des consommateurs telles, qu'en soit constamment accrue la valeur d'échange de la masse totale.» (*Pr. o. Pol. Ec.*, p. 361.)

Et plus loin, tout aussi sismondien et contre Ric[ardo] :

«La richesse d'un pays dépend en partie de la quantité des produits obtenus par le travail national, et en partie de l'adéquation de cette quantité aux besoins et au pouvoir d'achat de la population existante, de manière à donner de la valeur à ces produits. Il est absolument certain que la richesse n'est pas déterminée par un de ces facteurs seul. » (l.c. p. 301.) «Mais le rapport le plus étroit qui existe, peut-être, entre la richesse et la valeur, tient à ce que la seconde est nécessaire pour la production de la première. » (l. c.)

Ce passage est spécialement dirigé contre Ri[ardo], Ch. XX «*Value and Riches, their Distinctive Properties*») [Les propriétés distinctives de la valeur et de la richesse]. [*On the Principles of Political Economy and Taxation*, third edition, London 1821, p. 320.] Ric[ardo] dit, entre autres choses:

«La valeur diffère donc fondamentalement de la richesse ; car la valeur ne dépend pas de la surabondance, mais de la difficulté ou de la facilité de la production. »

{Au demeurant, la valeur peut aussi croître avec la «facility of production» [facilité de production]. Supposons que la population d'un pays passe de 1 million d'hommes à 6 millions. Que le million en question ait travaillé 12 heures. Que les 6 millions [aient] développé les productive powers [forces productives] dans une telle mesure que chacun produise maintenant en 6 heures deux fois plus qu'auparavant. Ainsi, selon la propre opinion de Ricardo, la richesse aurait sextuplé et la valeur triplé.}

*«La richesse ne dépend pas de la valeur. Un homme est riche ou pauvre, selon l'abondance des choses nécessaires et des articles de luxe dont il peut disposer. C'est en confondant les notions de valeur d'échange et de bien-être ou de richesse qu'on en est venu à affirmer qu'on pouvait augmenter la richesse en diminuant la quantité de marchandises, c'est-à-dire des choses nécessaires, inutiles ou agréables à la vie. Si la valeur était la mesure de la richesse, on ne pourrait pas le contester, car la rareté des choses en augmente la valeur; mais... si la richesse se compose des choses nécessaires et d'articles de luxe, dans ce cas, elle ne saurait augmenter par diminution de la quantité.» (I.c. pp. 323, 324.)*

Ce que dit Ric[ardo] dans ce passage peut s'exprimer ainsi: la richesse ne se compose que de *valeurs d'usage*. Ricardo transforme la production boiugeoise en simple production pour la valeur d'usage, ce qui est une très belle représentation d'un mode de production dominé par la *valeur d'échange*. La forme spécifique de la richesse bourgeoise, il la considère comme quelque chose d'uniquement formel, sans incidence sur son contenu. Aussi nie-t-il également les contradictions de la production bourgeoise qui éclatent dans les crises. D'où sa conception totalement fautive de l'argent. D'où le fait aussi qu'il néglige tout à fait, dans le procès de production du capital, le procès de circulation, pour autant que ce procès inclut la métamorphose des marchandises, la nécessité de la transformation du capital en argent. En tous cas, personne n'a mieux développé que lui, et avec plus de détermination, que la production bourgeoise n'est pas production de la richesse pour les *producers* [producteurs] (comme il appelle les travailleurs à plusieurs reprises) que donc - la production de la richesse bourgeoise n'a rien à voir avec la production of «abundance», of «necessaries and luxuries» for the men who produce them [de l'«abondance», de «denrées de subsistance et de luxe» pour les hommes qui les produisent], ce qui devrait pourtant être le cas si la production n'était qu'un moyen de satisfaire les besoins des producteurs, si elle était dominée uniquement par la valeur d'usage. Nonobstant, c'est le même Ricardo qui dit :

*«Si nous vivions dans un des parallélogrammes de M. Owen,<sup>1</sup> et si nous disposions en commun de tous nos produits, personne n'aurait à souffrir de surabondance des céréales; mais tant que la société restera constituée comme elle l'est actuellement, la pléthore sera souvent préjudiciable aux producteurs, et la pénurie leur sera avantageuse.» (On Protection to Agriculture, 4th ed., Lond. 1822, p. 21.)*

Ric[ardo] conçoit la production bourgeoise, plus précisément encore la production capitaliste, comme la *forme absolue* de la production, dont les formes déterminées des rapports de production ne peuvent en aucune circonstance contredire ou entraver la fin par excellence de la production: *abundancy* [l'abondance], ce qui implique aussi bien la masse des valeurs d'usage que leur diversité, lesquelles conditionnent à leur tour un riche développement de l'homme en tant que producteur, un développement polyvalent de ses facultés productrices. Et c'est là qu'il tombe dans une contradiction comique. Parlant de *value* [valeur] et de *riches* [richesse], nous devons envisager la société dans son ensemble;

---

<sup>1</sup> Dans ses plans utopiques de réforme sociale, Owen a tenté de démontrer que la disposition la plus judicieuse d'une colonie, tant du point de vue de la rentabilité que de la commodité, était un parallélogramme ou un carré.

en revanche, si nous parlons de capital et de labour [travail], il va de soi que le «gross revenue» [revenu brut] n'existe que pour créer du «net revenue» [revenu net]. En fait, ce que Ricardo admire dans la production bourgeoise, c'est que ses formes déterminées créent le cadre d'un développement sans entraves - comparativement aux\* formes antérieures de production - des forces productives. Lorsqu'elles cessent de le faire, ou quand se manifestent les contradictions dans le cadre desquelles elles l'ont fait, Ricardo nie ces contradictions ou plutôt les exprime lui-même sous une autre forme, posant comme ultima Thule [but suprême], sans tenir compte des producteurs, la richesse en soi/la *richesse en tant que telle* - la masse des valeurs d'usage.

Sismondi a le sentiment profond que la production capitaliste se contredit; que ses formes - ses rapports de production - incitent d'une part à un développement *effréné* de la force productive et de la richesse; que, d'autre part, ces rapports sont conditionnés, que leurs contradictions: valeur d'usage et valeur d'échange, marchandise et argent, achat et vente, production et consommation, capital et travail salarié, etc., prennent des dimensions d'autant plus grandes que se développe davantage la force productive. Il ressent notamment la contradiction fondamentale: d'une part, développement sans entraves des forces productives et accroissement de la richesse, qui en même temps se compose de marchandises, doit être nécessairement transformée en argent ; d'autre part, comme base, limitation de la masse des producteurs aux nécessités. Hence [C'est pourquoi] les crises ne sont pas chez lui fortuites, comme chez Ric[ardo], mais sont, à grande échelle et à des périodes déterminées, des explosions essentielles des contradictions immanentes. Or, il hésite constamment: faut-il entraver les forces productives, par intervention de l'Etat, pour les rendre adéquates aux rapports de production, ou, au contraire, entraver les rapports de production pour les rendre adéquats aux forces productives? Alors, il se réfugie souvent dans le passé; devient le *laudator temporis acti* [panégyriste des temps passés]<sup>2</sup> ou aimerait également dompter les contradictions par une organisation autre du revenu par rapport au capital, ou de la distribution par rapport à la production, sans comprendre que les rapports de distribution ne sont que les rapports de production, *sub alia specie* [sous d'autres espèces], Il *juge* pertinemment les contradictions de la production bourgeoise, mais il ne les *comprend* pas et, ainsi, ne comprend pas non plus le processus de leur résolution. Mais ce qui est au fond de sa pensée, c'est en fait le pressentiment que, aux forces productives développées au sein de la société capitaliste, aux conditions matérielles et sociales de la création de la richesse, doivent nécessairement correspondre des formes *nouvelles* d'appropriation de cette richesse; que les formes bourgeoises ne sont que des formes transitoires, pleines de contradictions, dans lesquelles la richesse n'a jamais qu'une existence contradictoire et apparaît partout simultanément comme son contraire. C'est une richesse qui présuppose toujours la pauvreté et qui ne se développe qu'en la développant.

Nous avons vu de quelle jolie façon M[althus] s'approprie Sismondi. La théorie de M[althus] est exagérée et sous une forme encore plus écœurante dans: *Thomas Chalmers* (Professor of Divinity [Professeur de théologie]) *On Politic. Econ. in Connection with the Moral State and Prospects of Society*, 2<sup>nd</sup> ed., Lond. 1832. Dans ce texte, non seulement le curé, sur le plan théorique, ressort davantage, mais aussi dans la pratique le member [membre] de l'«established church» [église établie] qui défend «économiquement», les «loaves and fishes»<sup>3</sup> de cette dernière ainsi que tout l'échafaudage des institutions, dont dépend la vie et la mort de cette church.

---

<sup>2</sup> Horace.

<sup>3</sup> littéralement: pains et poissons; employé ici dans le sens de prospérité terrestre.

Voici les propositions de M[althus] (fait allusion plus haut) se référant aux travailleurs:

*«La consommation et la demande provoquées par des ouvriers occupés à im travail productif ne peuvent jamais être, à elles seules, un motif d'accumulation et d'emploi de capital.» (P. of Pol; Ec., p. 315.)*

*«Il n'est point d'agriculteur qui voulût se donner la peine de surveiller le travail de dix hommes de plus, par le seul motif que la totalité de son produit sera alors vendue au marché à un prix plus élevé, l'excédent étant exactement égal à ce qu'il a payé à ses ouvriers supplémentaires. Il faut, dans le rapport antérieur d'offre et de demande de la denrée en question, ou dans son prix, que quelque chose soit intervenu qui précède la demande occasionnée par les nouveaux ouvriers et en soit indépendant, qui justifie l'emploi d'un nombre plus considérable de bras à la production de cette denrée.» (I. c. p. 312.)*

*«La demande provoquée par le travailleur productif en personne ne peut jamais être une demande adéquate, puisqu'elle ne concerne pas la totalité de ce qu'il produit. Si tel était le cas, il n'y aurait pas de profit, et par conséquent nul motif pour le capitaliste d'employer le travail de l'ouvrier. C'est justement l'existence du profit sur une marchandise quelconque qui présuppose une demande extérieure à celle de l'ouvrier qui l'a produite.» (I. c. p. 405, note.)*

*« Comme une grande augmentation de la consommation des classes ouvrières doit nécessairement beaucoup augmenter les frais de production, elle doit aussi abaisser le profit et, partant, diminuer ou supprimer le motif d'accumuler.» (I. c. p. 405.)*

*«C'est le besoin des choses nécessaires à la vie qui pousse principalement les classes laborieuses à produire des objets de luxe; et si ce stimulant était éliminé, ou nettement émoussé, de manière qu'on pût acquérir les choses nécessaires à la vie avec très peu de travail, nous avons tout lieu de croire qu'on ne consacrerait pas plus de temps, mais moins, à la production des choses agréables. » (I. c. p. 334.)*

Malthus n'a pas intérêt à masquer les contradictions de la production bourgeoise; au contraire: il est de son intérêt de les souligner, d'une part pour prouver le caractère nécessaire des classes laborieuses (il l'est pour ce mode de production) et, d'autre part, pour démontrer aux capitalistes la nécessité d'[un] clergé d'Eglise et d'Etat bien gras, afin de leur créer une adéquate demand [demande adéquate]. Il montre donc que pour le « continued progress of wealth » [progrès constant de la richesse] [p. 314] ne suffisent ni la croissance de la population, ni l'accumulation du capital (Z. c. pp. 319, 320), ni la « fertility of soil » [fertilité du sol] (p. 331), ni les « inventions to save labour » [inventions qui économisent le travail] ni l'extension des « foreign markets » [marchés extérieurs] (I. c. pp. 352, 359.)

*«Les travailleurs et le capital peuvent être tous deux surabondants, comparativement à la possibilité de les employer d'une manière profitable.» (I. c. p. 414.)*

Il souligne donc, contre les Ricardiens, la possibilité d'une surproduction généralisée (entre autres, I. c. p. 326.)

Les propositions principales qu'il formule à ce sujet sont les suivantes :

*«La demande est toujours déterminée par la valeur et l'offre par la quantité. » {P. o. Pol. Ec., p. 316.)*

*«Les marchandises ne s'échangent pas seulement contre des marchandises, mais aussi contre du productive labour [travail productif] et des personal services [services personnels] et, par rapport à eux, comme par rapport à l'argent, il peut y avoir une glut [surabondance] généralisée.» (I. c.)*

«L'offre doit toujours être en rapport avec la quantité et la demande avec la valeur.» (Def. in Pol. Ec., éd. Cazen[ove], p. 65.)

«Il est évident», dit James Mill, «que tout ce qu'un homme a produit et ne destine pas à sa propre consommation forme une réserve qu'il peut donner en échange d'autres marchandises. Sa volonté et ses moyens d'acheter, en d'autres termes, sa demande est donc exactement égale au montant de ce qu'il a produit et n'a pas l'intention de consommer. » ... Il est manifeste que ses moyens d'acheter d'autres marchandises ne sont pas proportionnels à la quantité de marchandises qu'il a produites et dont il veut se défaire, mais le sont à leur valeur d'échange; et si la valeur d'échange d'une marchandise n'est pas proportionnelle à sa quantité, il ne saurait être exact de dire que l'offre et la demande de tout individu sont toujours à égalité. » (l. c. pp. 64, 65.)

«Si la demande de tout individu équivalait à son offre, au sens exact de l'expression, cela prouverait qu'il trouverait toujours à vendre la marchandise aux frais de production, y compris un profit donné: et alors, un engorgement, même partiel, du marché serait impossible. L'argument prouve donc trop ... Il faut que l'offre soit toujours proportionnée à la quantité, et la demande, à la valeur. » (Defin. in Pol. Ec., London 1827, p. 48, note.)

«Là, Mill entend par demande (du demandeur) ses moyens d'achat. Mais il est clair que ces moyens d'acheter d'autres marchandises ne sont pas proportionnels à la quantité de la marchandise qu'il a produite et qu'il veut céder, mais bien à la valeur d'échange de cette marchandise. Et si la valeur d'échange d'une marchandise n'est pas proportionnelle à sa quantité, il ne peut être exact que l'offre et la demande de tout individu sont constamment égales l'une à l'autre.» (l. c. pp. 48, 49.)

«Torrens est dans l'erreur quand il dit «qu'un accroissement de l'offre est la seule cause d'un accroissement de la demande effective». S'il en était ainsi, combien il serait difficile pour l'humanité de se rétablir, quand elle aurait subi une diminution temporaire de nourriture et de vêtements. Or quand la quantité de nourriture et de vêtements est en diminution, leur valeur monte; le prix en argent de la quantité de nourriture et de vêtements qui reste s'accroîtra fondant quelque temps, dans une proportion plus forte que leur quantité ne diminue, alors que le prix en argent du travail peut rester le même. La conséquence nécessaire sera alors de pouvoir mettre en mouvement une plus grande quantité de travail productif qu'auparavant. » (l. c. pp. 59, 60.)

«Comparées à l'argent ou au travail, toutes les marchandises d'une nation peuvent baisser simultanément. » (l. c. p. 64sq.) «Donc glut [surproduction] généralisée possible.» (l. c.) «Leurs prix peuvent tous tomber au-dessous du niveau de leurs coûts de production. » (l. c.)

Sinon, pour Malthus, il ne reste qu'à noter ceci à propos du procès de circulation :

«Si nous calculons la valeur du capital fixe envoyé comme faisant partie des avances, nous devons décompter au bout de l'année ce qui reste de ce capital comme une partie du revenu annuel ... En réalité, ses avances» (du capitaliste) «annuelles de capital ne consistent qu'en son capital circulant et en l'usure de son capital fixe plus l'intérêt afférent à celui-ci, joint à l'intérêt sur la portion de son capital circulant qui consiste en l'argent dont il a besoin pour ses paiements annuels lorsqu'ils sont arrivés à terme». (P. o. Pol. Ec., p. 269.)

Je dis donc que le *sinking fund*, i. e. the fund of wear and tear of the fixed capital [*fonds d'amortissement*, c.-à-d. le fonds de remplacement de l'usure du capital fixe] est en même temps a fund for accumulation [un fonds pour l'accumulation].

[Critique par les Ricardiens de la conception de Malthus des «consommateurs improductifs»]

Je citerai encore un petit nombre de passages d'un ouvrage ricardien contre la théorie de M[althus]. Je montrerai à un autre endroit que les diatribes contenues dans ce même ouvrage, dirigées, d'un point de vue capitaliste, contre les improductive consumers in general, and landlords in particular [consommateurs improductifs de M[althus] en général, et les propriétaires terriens en particulier] s'appliquent mot pour mot aux capitalistes du point de vue des ouvriers. (Insérer cela dans la section sur: «L'exposé apologétique du rapport entre le capital et le travail salarié»<sup>4</sup>.)

*«Monsieur Malthus et ses adeptes partent du point de vue qu'il n'y aurapas emploi accru de capital si ne peut être garanti un taux de profit pour le moins égal au taux antérieur, ou plus élevé, et que le simple accroissement de capital en soi ne tendrait pas à assurer un tel taux, mais agirait dans le sens contraire; ils sont donc à la recherche d'une source indépendante de la production et extérieure à elle, dont la croissance constante puisse aller de pair avec la croissance constante du capital, et d'où on puisse sans cesse tirer des compléments pour obtenir le taux de profit requis.» (An Inquiry into those Principles, respecting the Nature of Demand and the Necessity of Consumption, lately advocated by Mr. Malthus, etc., London 1821, pp. 33, 34.)*

Selon Malthus, ce sont les «improductive consumers ». (I. c. p. 35.)

*«Monsieur Malthus discourt parfois comme s'il existait deux fonds distincts, capital et revenu, offre et demande, production et consommation, chacun do ces fonds devant faire en sorte de marcher du même pas que l'autre et de ne pas le dépasser. Comme si, à côté de la masse totale des marchandises produites, il en fallait une autre, tombée du ciel sans doute, pour acheter la première... Le fonds de consommation) ' dont il a besoin, ne peut être acquis qu'aux dépens de la production. » (I.c. pp. 49, 50.)*

*«En lisant ses considérations» (de Malthus) «on ne sait jamais très bien s'il convient d'accroître ou de freiner la production. Si quelqu'un se plaint du manque de demande, M. Malthus lui conseillera-t-il de payer une autre personne afin que celle-ci le défasse de ses marchandises? Probablement pas.» (I. c. p. 55.) Certainly yes [Mais si, bien sûr].*

*«En vendant tes marchandises, tu as pour but de recevoir une certaine somme d'argent déterminée; il ne saurait jamais être indiqué de donner gratuitement cette somme à mie autre personne pour qu'elle puisse ensuite te la restituer en achetant tes biens avec. Tu pourrais tout aussi bien avoir brûlé tes marchandises et serais dans la même situation.» (I. c. p. 63.)*

Par rapport à M[althus], juste. Toutefois du fait que c'est un seul et même fonds - «the whole mass of commodities produced» [la masse totale des marchandises produites] - à la fois fonds de production et fonds de consommation, fonds d'offre et fonds de demande, fonds de capital et fonds de revenu, il ne s'ensuit nullement qu'il est indifférent de savonner comment ce fonds global est réparti entre ces différentes catégories.

L'auteur anonyme ne comprend pas ce que M[althus] veut dire quand il dit de la «demand» des ouvriers qu'elle est «inadéquate»<sup>5</sup> pour les capitalistes.

*«En ce qui concerne la demande de la part du travail, cela signifie ou bien l'échange de travail contre des marchandises ou ... l'échange de produite finis, disponibles aujourd'hui, contre une nouvelle valeur, une valeur qui viendra s'ajouter à celle-ci, voilà la demande réelle, dont l'augmentation est essentielle pour les producteurs, etc.» (I. c. p. 57.)*

---

<sup>4</sup> Cette section est restée à l'état de projet.

<sup>5</sup> Marx emploie le terme anglais.

Ce que veut dire. Malthus ce n'est pas l'*offer of labour* [offre de travail], ce que notre homme appelle *demand from labour* [demande de la part du travail], mais la demande de marchandises que les wages qu'il a reçus permettent au travailleur de faire; l'argent avec lequel, en tant qu'acheteur, il achète des marchandises sur le marché. Et au sujet de cette demande, M[althus] remarque justement que it can never be adequate to the supply of the capitalist [elle ne peut jamais être adéquate à l'offre du capitaliste]. Alias [Sinon], le travailleur pourrait racheter la totalité de son produit avec ses wages.

Le même homme dit:

*«Une demande accrue de leur part (des ouvriers) signifie qu'ils ont tendance à prendre moins pour eux-mêmes et à laisser une portion plus grande à leurs employeurs ; et si l'on dit que cela favorise, par diminution de la consommation, la saturation du marché, je ne puis que répondre : la saturation du marché est synonyme de hauts profits.» (l.c. p. 59.)*

Cela veut être une plaisanterie ; en fait, cette phrase contient le secret fondamental du «glut» [de la saturation]. En se référant à l'*Essay on Rent*<sup>6</sup>, notre homme dit:

*«Quand Monsieur Malthus a publié son Essai sur la Rente, il semble l'avoir fait dans l'intention de répliquer au mot d'ordre: «À bas les landlords!», qui, à cette époque, «s'étalait en lettres rouges sur les murs», dans l'intention de prendre la défense de cette classe et de prouver qu'ils n'étaient pas assimilables aux monopolistes. Il a montré l'impossibilité de supprimer la rente et que la croissance de celle-ci est généralement un phénomène naturel qui accompagne l'accroissement de la richesse et de la population; toutefois, le mot d'ordre populaire: «A bas les landlords terriens!» ne signifiait pas nécessairement qu'il ne devrait pas exister quelque chose du genre de la rente, mais plutôt qu'elle devrait être répartie, conformément au «plan Spence»<sup>7</sup>, uniformément à toute la population. Mais quand il en vient à défendre les propriétaires terriens contre le qualificatif abhorré de monopolistes, et contre la remarque de Smith selon laquelle «ils aiment à moissonner là où ils n'ont jamais semé», on a l'impression qu'il se bat pour un qualificatif ... Tous ses arguments ressemblent trop à ceux d'un avocat. » (l. c. pp. 108, 109.)*

[Le caractère apologétique et plagiaire des écrits de Malthus]

Le livre de M[althus] *On population* était un pamphlet contre la Révolution française et les idées de réforme qui circulaient à la même époque en Angleterre (Godwin, etc.). C'était une apologie de la misère des classes ouvrières. *Théorie* plagiée de Toivnsend, etc.

Son *Essay on Rent* était un pamphlet en faveur des landlords contre l'industrial capital [capital industriel]. *Théorie* d'Anderson.

Son *Princ. of Pol. Ec.* était un pamphlet dans l'intérêt des capitalists contre les travailleurs et dans l'intérêt de l'aristocratie, church, tax-eaters, Jenkin's [Eglise, dévoreurs d'impôts, lèche-bottes], etc. contre les capitalistes. *Théorie*: A. Smith. Ce qui est de son crû : pitoyable. Dans le développement ultérieur de la théorie, base: Sismondi.

{Malthus *Essai sur la Population*, etc. 5<sup>th</sup> ed. trad. de P. Prévost, Genève 1836, 3<sup>e</sup> éd., t. IV, pp. 104, 105) fait, avec sa «profonde philosophie» habituelle, les remarques suivantes à l'égard d'un plan quelconque prévoyant le don de vaches aux cottagers [petits fermiers] anglais :

---

<sup>6</sup> MALTHUS: *An Inquiry into the nature and progress of rent, and the principles by which it is regulated*, Londres, 1815.

<sup>7</sup> L'expression *plan Spence* désigne un plan de nationalisation des sols, avancé dès 1775 par Thomas Spence. Ce plan prévoyait l'abolition de la propriété privée des biens-fonds et, déduction faite de tous les impôts et dépenses sociales des communes, la distribution uniforme de la rente foncière à tous les habitants de la commune.



«On a cru remarquer que les cottagers qui ont des vaches sont plus laborieux et mènent une vie plus régulière que ceux qui n'en ont point... La plupart de ceux qui ont des vaches à présent les ont achetées du fruit de leur travail. Il est donc plus exact de dire que c'est leur travail qui leur a donné des vaches, qu'il ne l'est de dire que ce sont les vaches qui leur ont donné le goût du travail. »

Et ainsi il est donc juste que le zèle au travail (avec l'exploitation du travail d'autrui) des parvenus parmi les bourgeois leur a donné des vaches, tandis que les vaches donnent à leur fils le goût de l'oisiveté. Si l'on retirait à leurs vaches la faculté, non pas de donner du lait, mais de commander du travail d'autrui non payé, cela serait très profitable à leur goût du travail.

Le même «profond philosophe» note:

«Il est évident que tous les hommes ne peuvent pas former les classes moyennes. Les supérieures et les inférieures sont inévitables» (bien sûr, pas de milieu sans extrêmes) «et de plus très utiles. Si l'on ôtait de la société l'espérance de s'élever et la crainte de déchoir, si le travail ne portait pas ayeo lui sa récompense et l'indolence sa punition, on ne verrait nulle part cette activité, cette ardeur avec laquelle chacun travaille à améliorer son état et qui est le principal instrument de la prospérité publique.» (I. c. p. 112.)

Il faut qu'il y ait des inférieurs, afin que les supérieurs redoutent la chute, et des supérieurs, pour que les inférieurs espèrent s'élever. Pour que l'indolence ait sa punition, il faut que le travailleur soit pauvre et que soit riche le rentier ou le propriétaire foncier, que Malthus aime tant. Mais qu'entend Malthus par récompense du travail ? Comme nous le verrons plus loin, le fait que le travailleur est forcé d'accomplir sans équivalent une partie de son travail. Ce serait un bel aiguillon si cet aiguillon était la «récompense», et non pas la faim. Le tout aboutit dans le meilleur des cas à l'espoir que peut avoir un travailleur de pouvoir lui-même, un jour, exploiter des travailleurs.

«Plus le monopole s'étend», dit Rousseau, «plus la chaîne est lourde pour les exploités. »

Le «profond penseur» qu'est Malthus est d'un autre avis. Son espoir suprême - qu'il qualifie lui-même de plus ou moins utopique - est que la masse de la classe moyenne augmente et que le prolétariat (celui qui travaille) constitue une proportion toujours plus petite, relativement, de la population totale (même s'il augmente en chiffres absolus). Cela est effectivement l'évolution de la société bourgeoise.

«On pourrait se livrer à l'espérance», dit M[althus], « qu'à quelque période future, les procédés par lesquels le travail est abrégé, et qui ont déjà fait un progrès si rapide, pourraient enfin fournir à tous les besoins de la société la plus opulente, avec moins de travail personnel qu'il n'en faut de nos jours pour remplir le même but: et si V ouvrier alors né était pas soulagé d'une partie de la pénible tâche à laquelle il est assujetti aujourd'hui » (il doit turbiner autant qu'auparavant et relativement toujours plus pour d'autres et toujours ..moins pour lui-même), «du moins le nombre de ceux à qui la société impose un travail si rude se trouverait diminué.» (I. c. p. 113.)